

# L'autre Parole

*La revue des femmes chrétiennes et féministes*



## Arts et spiritualité au féminin

NO 89, PRINTEMPS 2001  
L'AUTRE PAROLE

C.P. 393, SUCC. C., MONTREAL, QC, H2L 4K3

# SOM-MÈRE

## L'art et la spiritualité au féminin

- 3      Liminaire
- 4      Es sens de femmes  
          *Johanna LeBlanc, Julie Langevin*
- 6      Auteures-compositeures-interprètes 1730-1990  
          *Diane Marleau*
- 14     Les B en musique...  
          *Monique Hamelin*
- 16     Objets inanimés...  
          *Agathe Lafortune*
- 19     Georgia O'Keeffe...  
          *Monique Hamelin*
- 21     Chanter, c'est prier deux fois  
          *Nathalie Chamberland*
- 24     Françoise Faucher  
          *Yvette Laprise*
- 31     Le souffle en lettres  
          *Monique Dumais*
- 36     ...sur la terre comme au ciel  
          *Michelle Labelle*
- 41     Choisir la confiance  
          *Agathe Lafortune*
- 43     Saviez-vous que...  
          *Agathe Lafortune*

## Liminaire

Depuis le Moyen âge, des artistes créent, peignent, sculptent, écrivent... Pourtant les femmes et leurs œuvres demeurent méconnues voire inconnues du grand public et des institutions culturelles. Pourquoi ? Chez nous, dans le domaine de la chanson, entre autres, le cliché de l'homme créateur et de la femme interprète laisse croire que notre héritage musical nous vient uniquement du monde masculin. Nous serions de même redevables aux seuls hommes des plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture, de la production cinématographique, de la littérature, du théâtre...

Quelques femmes ont accepté de s'inscrire en faux contre ces affirmations. À travers diverses approches, elles nous feront découvrir comment les femmes savent conjuguer art, spiritualité et féminisme. Comme prélude, le poème *Es sens de femmes*, illustrera, à travers douze strophes évocatrices, le dur et long combat des femmes pour faire simplement reconnaître leur identité propre. Suivra une incursion à travers l'histoire de la chanson qui nous révélera que les femmes aussi composent. Plus près de nous, les femmes trouvent aussi leur place dans l'interprétation de cantates comme dans le Blues. Plus tard, placées à la croisée du présent et du passé, des témoins de notre histoire, réunies en association, nous ferons voir l'importance de la sauvegarde et de la mise en valeur de notre patrimoine. Avec Georgia O'Keeffe, nous entrerons dans le monde de la peinture où le souci de l'artiste est de nous faire partager ses émotions.

Dans un autre registre, nous découvrirons que la spiritualité peut être source féconde d'inspiration (paroles et mélodies) ; que choisir le théâtre serait pour certaines une espèce d'entrée en religion même si la spiritualité ne s'épanouit pas qu'au théâtre. Le divin peut aussi s'exprimer dans les écrits des femmes tout autant qu'au cinéma où, à travers un repas exceptionnel, les convives seront amenés jusqu'aux portes du Royaume. À notre dossier thématique, s'ajoutent la dernière production de Monique Dumais : *Choisir la confiance*, que nous ne saurions trop vous recommander et notre Chronique habituelle : Saviez-vous que... toujours aussi pertinente.

Bonne lecture !

YVETTE LAPRISE

## *Es sens de femmes*

Dans le désert qui précède l'enfantement  
J'ai erré longuement pensant être seule.  
Prise dans le désarroi, j'ai traîné mon linceul  
Comme une vieille peau marquée par l'isolement.

Guidée par la conscience, je me suis éveillée.  
Le passage franchi, vaincu, m'a libérée.  
À la vie, j'ai affirmé mon intégrité.  
Réceptacle vierge, j'incarne la pureté.

Oh mon dieu que c'est lourd que de naître « n'être » femme !  
Ils n'ont point voulu de la pureté nouvelle,  
Prisonnière dans un sexe renié. En tutelle.  
Porteuse du cycle infernal de toutes les femmes.

Qui suis-je donc ? Comment construire mon identité ?  
Toutes les références sont biaisées, tout est faussé.  
Une honte sortie d'un imaginaire désaxé  
Me vide, me contraint. Je suis dépossédée.

L'homme-dieu a créé un monde à son image  
Où le pouvoir se définit dans l'oppression.  
Patriarcat ingrat, tu causes la destruction.  
Hors du partenariat, tu imposes l'esclavage.

Le silence exprime la terreur des humiliées :  
Femmes impuissantes, confuses, déprimées,  
Paralysées dans une morbide passivité,  
Elles demeurent toujours dans l'improductivité.

Captives entre leur intelligence et ce mal « mâle » d'être,  
Elles n'ont que le doute pour se sentir vivantes.  
Sensibles à leur vivacité en attente,  
Elles ressentent le besoin de se reconnaître.

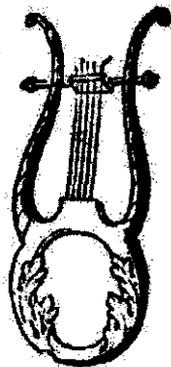
Conscientes qu'elles laissent étouffer leur liberté,  
Elles portent une réflexion pour de la nouveauté.  
Initiatrices dans la créativité,  
Elles proposent un changement de mentalité.

Les femmes se rallient entre elles, démasquent les leurres,  
L'exploitation et les situations d'abus.  
Elles revendiquent des droits, des actions reconnues  
Qui invitent à la mise en place d'un monde meilleur.

Chaque être a le droit de vivre en toute dignité.  
Chaque être a le droit de vivre dans la prospérité.  
Chaque être a le droit de vivre en sécurité.  
Chaque être a le droit à sa sexualité.

Ce mouvement de mondialisation solidaire  
Où les femmes marcheront pour transmettre leur foi,  
Laissera des traces afin d'enseigner la voie  
Qui éclairera les pas de ce millénaire.

L'essence de femme que je porte dans l'éternité,  
Je la vis comme un trésor à partager  
Dans l'intimité, dans la collectivité.  
Vivons des relations dans l'authenticité.



JOHANNA LEBLANC, JULIE LANGEVIN  
*En toute sororité, 7 janvier 2000*

## **Auteures-compositeuses-interprètes 1730-1990**

**D**ans sa thèse de doctorat en musique, Cécile Tremblay-Matte a voulu briser un silence indécent qui enveloppe depuis toujours la création des femmes dans la chanson. Elle a voulu en finir avec ce mythe de la femme avant tout « muse et interprète », mythe enraciné depuis des siècles dans les mentalités, pour que jamais plus des musicologues ou des chercheurs affirment que seuls les hommes composent.

Avant 1990, aucune étude canadienne n'avait été publiée sur les femmes qui composent aussi bien de la musique classique que de la musique populaire. Le cliché de l'homme-créateur et de la femme-interprète laissait croire que notre héritage musical nous venait uniquement du monde masculin. En 1974, Benoit l'Herbier affirmait que, durant la période des chansonniers, les hommes créaient et les femmes interprétaient.

Dans une étude sur les femmes et la musique, parue à Bruxelles en 1985, on note également l'absence de la mention des femmes dans l'histoire musicale. Tous les auteurs, qui se sont lancés à la recherche d'un monde musical féminin, se sont heurtés à cette absence d'histoire dans l'histoire soit qu'il ait été volontairement rayé, rejeté sous le poids d'une misogynie séculaire, soit qu'il ait été oublié au profit d'une histoire d'hommes, pour les hommes, par les hommes. Tous les écrits contemporains se plaignent de cette absence de traces...

Pourtant, au Canada français, en deux siècles et demi d'histoire, 409 femmes auteures et/ou compositrices ont enrichi notre répertoire francophone de plus de 6 600 chansons. Jetons un regard sur celles dont nous avons si peu entendu parler dans leur rapport à la chanson.

### **1665-1855 : Primauté de la chanson folklorique**

De 1663 à 1673, la chanson des femmes naît à partir de la tradition orale. Plusieurs écrivent sur des airs connus. Conscientes du danger d'assimilation anglaise qui les menace, elles s'accrochent à leurs racines. La chanson

traditionnelle devient le miroir des réalités qui les caractérisent. De leur côté, les Ursulines, en enseignant l'orgue, la harpe, le piano-forte, la guitare, l'accordéon et le chant, dotent les femmes d'un bagage musical, ce qui laisse supposer que certaines d'entre elles aient pu composer des mélodies.

À l'Ile-du-Prince-Édouard, pour chaque auteur masculin, on rencontre quatre femmes auteures de chansons locales où les textes se greffent sur des lignes musicales déjà existantes. Malgré tout, les chansons créées par les femmes n'ont pas toujours bonne presse. C'est ce que nous confirme, par exemple, Marie-Victoire Lamédèque (Mme Jean-Baptiste Dumouchel) (1795) qui accuse son confesseur de pactiser avec l'envahisseur anglais. Quand elle va s'en accuser au confessionnal, son confesseur lui impose comme pénitence de s'abstenir désormais de chanter ses créations. Juliette Arsenault, de son côté, nous donne des détails historiques inédits sur les Acadiens et les Acadiennes de l'époque.

Entre 1765 et 1867, on ne trouve aucune femme auteure-compositeure de chansons politiques, patriotiques ou nationalistes. Les chansons sont le fait d'une élite masculine qui en contrôle l'accès et le contenu. À cette époque (1838-1934), Arcélie Matte et Isabelle-Poirier sont les seules auteures de plusieurs textes de chansons.

De 1850 à 1930, on peut parler d'une société hiérarchisée où les femmes occupent une position inférieure aux plans économique, culturel et civil. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, il est dit que « *Les femmes ne doivent pas s'adonner à des connaissances qui contrarient leurs devoirs, le mérite d'une femme est de rendre son mari heureux, d'élever ses enfants et de faire des hommes ; dès qu'elle veut émuler l'homme, elle n'est plus qu'un singe ; les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre* ». (tiré de *Lettres de Monsieur le Maistre*)

En 1910, Joséphine Doherty-Codère met en musique un texte de Jules Barbier et Michel Carré.

Enfin, un critique anglophone écrit en 1928 : « *Une femme qui compose est comme un chien qui marche sur ses pattes de derrière. Ce qu'il fait n'est pas bien fait mais vous êtes surpris de le voir faire* ».

Les créatrices évoluent dans les salons bourgeois. Elles créent des musiques, des chansons et de nombreux chants religieux. On va jusqu'à écrire. « *Qu'on leur enseigne tout ce qui concerne le désir des jeunes filles d'apprendre la musique, nous sommes assurés que ce genre d'études est une pure perte de temps pour elles et d'argent pour leurs parents* ». Parmi celles qui ont eu une éducation musicale plus poussée, on retrouve les premières féministes : Joséphine Dandurand, Marie-Gérin Lajoie, Caroline Béique et trois femmes journalistes — Robertine Barry, Gaétane de Montreuil et Madeleine Huguenin.

C'est dans un tel contexte qu'on peut tout de même répertorier 97 femmes compositrices entre 1870 et 1930. Les préjugés de l'époque ont contraint les femmes à se dissimuler derrière le masque de l'anonymat ou d'un pseudonyme.

Dans ces chansons où l'homme n'est pas explicitement mentionné, les auteures chantent l'amour désincarné, hors de la vie. Elles parlent de « toi » de « vous » et de « l'autre », vantent la douceur du foyer, propagent le culte de l'enfant, célèbrent la nature, les vertus de l'être cher et finissent souvent leur refrain par une phrase biblique.

Adèle Bourgeois-Lacerte (1870-1935) est l'auteure-interprète la plus prolifique de son époque. 46 de ses compositions seront publiées entre 1915 et 1933. Devenue presque aveugle à l'âge de 44 ans, elle se tourne vers l'écriture et la composition. Gaétane de Montreuil lui offrira de ses poèmes qu'elle mettra en musique. Son nom est inscrit au *Temple Mémorial des Femmes canadiennes*.

Joséphine Doherty-Codère (1875-1954) compose déjà avant de se marier et d'élever 12 enfants. Sa fille dira que sa mère notait ses partitions musicales sur les factures de boucherie et qu'elle improvisait des arrangements. En 1918, Éva Gauthier, première cantatrice, inclut dans son répertoire la chanson, œuvre de son accompagnatrice, Joséphine Doherty Codère. Elle reçoit, en 1919, les *Palmes Académiques de la République française* pour souligner son apport au développement musical et littéraire de la ville de Sherbrooke et de la province de Québec.

Entre 1880 et 1890, des femmes audacieuses ont su remettre en question l'image de l'éternelle mineure, ployant sous le poids des préjugés, en refusant l'unique rôle de mère et de servante. Elles ont le mérite d'avoir réalisé leurs compositions en dehors de tout encouragement et sur un terrain qui n'était pas le leur. Parmi elles, signalons Léa Ménard, Hélène Gratton et Yvonne Feuiltault-Dion.

De 1929 à 1945, le folklore musical d'origine française est remplacé par les chansonnettes françaises et des versions de chansons américaines. Entre 1937 et 1955, les recueils de La Bonne Chanson de l'abbé Charles-Émile Gadbois sont distribués à des milliers d'exemplaires. Sur ces 500 chansons, quatre seulement sont attribuées à des auteures compositrices canadiennes : Albertine Caron-Legris, Albertine Morin Labrecque et deux religieuses dont on ignore les noms.

(1894-1941) Une femme illuminera les années de la dépression par ses chansons savoureuses, humoristiques et sa joie de vivre. C'est la Bolduc — Mary Rose-Anna Travers, première auteure-compositrice chansonnière. Adulée par les classes populaires, méprisée par les intellectuels, elle cristallise les normes et les valeurs de la vie du peuple. Elle a poursuivi avec obstination sa double carrière de mère et d'artiste. Son influence est considérable sur l'évolution de la chanson au Québec. Elle a préparé la voie à ce qu'on appellera, dans les années 60, la chanson à messages.

À sa suite, on retrouve entre 1930 et 1945 — Léah Aucoin-Maddix, Angélique Parisé et Irène Laplante — Berthiaume. Leurs chansons brossent un tableau vivant, pas forcément critique, mais empreint d'une sensibilité aiguisée qui reflète avec réalisme la période de l'entre-deux guerres.

### **La chanson d'après-guerre : 1945-1960**

Au Québec en 1958, un pseudo-psychologue, Yves-Benoit Morin, s'adressant aux femmes, écrit : « *Dites-vous souvent : nous, femmes, nous devons aux hommes notre religion, nos libertés et nos droits. Ils nous ont donné les plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de la musique, de la littérature (...) Je puis apprendre beaucoup à les écouter, à les regarder agir. Redites souvent ce petit credo* ». (tiré de son livre : *Quelques mots sur les hommes et votre façon de vous faire aimer*).

Durant cette période, le Québec stagne dans un état culturel moyenâgeux — années de grande noirceur, d'étouffement pour les intellectuels, les artistes. En 1948, à la suite d'une révolte au sein de la jeune génération de peintres, poètes et musiciens regroupés autour de Borduas, 15 artistes dont 7 femmes contestent la société d'alors, dans le manifeste *Le Refus global*, et réclament une plus grande liberté d'expression pour les créateurs.

Durant les années d'après-guerre, la chanson venue de France monopolise les ondes. On entend parmi les femmes Line Renaud, Édith Piaf, Annie Cordy et Jacqueline François. Plusieurs chanteuses dont Aglaë, Colette Bonheur et plus tard Clémence Des Rochers débute leur carrière.

*Parmi les auteures-compositeuses* — la cantatrice acadienne Anna Malenfant — simple interprète depuis 1930 commence, en 1950, à écrire sous différents pseudonymes dont celui de Marie Lebrun, Chabotté, Marceline, Girometta, Yannick, Léandre, Giulio...

Albertine Caron-Legriss, a harmonisé 24 chansons de l'abbé Gadbois et de Marius Barbeau, et laissé 19 chansons originales... Comme en témoigne sa fille, Albertine eut certaines difficultés à se faire reconnaître compositrice : « *Dans ce temps-là c'était un handicap d'être une femme si on voulait devenir compositeur ou pianiste professionnel. Quand ma mère rencontrait d'autres musiciens, ils la regardaient avec un peu de dédain. Ce n'était pas spécialement dirigé contre elle. Cela se passait ainsi à l'époque : une femme devait avant tout s'occuper de ses enfants, ne pas prétendre à une carrière. Et puis, il y avait aussi la rivalité et l'envie qui apparaissaient lorsqu'on s'apercevait qu'elle avait du talent* ».

Pendant longtemps la chanson de chez nous est boudée. Le son québécois ne passe pas. Le premier Concours de la chanson canadienne en 1956 marque un réveil d'identité. 1 200 chansons sont soumises au jury. Parmi les chansons primées, signalons *En veillant sur le perron* (1957) de Camille Andréa (demeurée inconnue). Puis en 1958, sous le pseudonyme d'Alain Viala, Germaine Dugas remporte d'abord un quatrième prix avec *Viens et tu verras et*, en 1960, elle décroche le premier Grand prix du disque canadien avec *Deux enfants du même âge*. Germaine Dugas a été la première femme, après la Bolduc, à connaître un véritable succès commercial. La chanson canadienne-française vient de prendre

son envol. C'était alors le Ministère de l'Agriculture qui accordait les droits d'auteur aux chansonniers.

Peu de personnes savent qu'après 1954, Muriel Millard a écrit elle-même presque toutes les chansons de ses spectacles. *Les vieilles maisons* et *Quadrille au village* sont connues comme des classiques. Plusieurs de ses compositions, présentées de façon anonyme, ont été primées à différents Concours de la chanson canadienne. Cette faveur a cessé avec l'abandon de l'anonymat. Qu'est-ce à dire ?

Gemma-Barra a été la première auteure-compositeure à posséder sa propre émission dans une radio du Québec. Elle fonde avec Marie Delisle l'Association des Auteurs-Compositeurs de Québec. À partir de 1958, Geneviève Aubin-Bertrand anime une nouvelle série d'émissions qui durera 8 ans et qui fera connaître 290 chansons des auteures-compositeuses Bertrand, Barra, de L'Isle et Clouthier enregistrées avec orchestre. Cette série fait également connaître Georgette Lacroix, auteure de 200 textes dont une vingtaine ont été enregistrés par des chanteurs connus.

Les années d'après-guerre ont vu germer des chansons d'espoir, de foi en la vie. Les femmes empruntent alors les structures du folklore ou de la chansonnette française des années 50. Des innovations apparaissent avec Malenfant, Andréa et Dugas. Les sujets abordés — les enfants, la nature, les animaux, l'amour romantique. On sublime ce que le quotidien peut présenter d'oppression. Les pseudonymes sont encore présents.

De 1960 à 1976, la chanson québécoise à texte naît et accompagne le courant nationaliste. On prend conscience de l'importance de notre patrimoine culturel... La chanson engagée est enclenchée.

Le phénomène socio-culturel des chansonniers et des boîtes à chanson démarre en 59 et s'essouffle dans les années 70. On retrouve dans ces boîtes, fréquentées par les moins de trente ans, Clémence Des Rochers, Jacqueline Lemay, Suzanne Jacob, Marie Savard... Monique Miville-Deschênes représente le Canada à Bruxelles (66), Monique Brunet à Spa (67), Christine Charbonneau (69) et Suzanne Jacob (70). Leurs chansons collent aux luttes des Québécois(e)s.

Les auteures-compositeuses sont de toutes les fêtes, de toutes les manifestations. En 1971, 26 artistes dont Pauline Julien, Marie Savard, Louise Forestier, Michèle Lalonde, Lise Cousineau se réunissent et présentent *Poèmes et chants de la Résistance 2* dénonçant la Loi des mesures de guerre. En 1973, *Poèmes et Chants de la Résistance*, spectacle monté par Pauline Julien et où Marie Savard fait entendre son *Québé-kiss*, rappelle la lutte des travailleurs québécois.

Clémence brosse des tableaux intimistes des gens de chez nous, de la nature. Comédienne, monologuiste, elle devient chef de file d'une génération d'auteur(e)s à qui elle a servi de modèle.

Jacqueline Lemay vend ses disques par milliers — les médias la boudent car ce qui est religieux est tabou. En 1975, pour l'Année internationale de la Femme, elle crée *La moitié du monde est une femme*.

En 1969, lors de la première édition du Festival de la chanson de Granby, on découvrira Priscilla. Suivront Fabienne Thibeault, Denise Guénette, Lucie Blue Tremblay... et Linda Lemay.

Priscilla Lapointe est la première femme, au Québec, à présenter un tour de chant en s'accompagnant elle-même à la guitare électrique. En 1969, Pierre Beaulieu dit à son sujet : « *Le public n'est pas encore prêt à voir une fille faire du rock, composer elle-même ses chansons, et pire encore s'accompagner elle-même. L'écriture, la musique, c'est encore l'affaire des hommes. Les femmes, à quelques exceptions près, ne sont à cette époque que des interprètes* ».

Plusieurs femmes auteures-compositeuses poursuivent présentement leur carrière et s'intéressent, dans leurs chansons, à tout ce qui est humain. Elles chantent les luttes, les révoltes, les espoirs des femmes engagées. Si les nommer toutes serait trop long, rappelons-nous en terminant que, de 1676 à l'an 2000, on peut recenser au Canada français au moins 409 créatrices, 242 auteures-compositeuses, 108 auteures et 59 compositeurs. Les femmes aussi composent. À l'aube du 21<sup>e</sup> siècle, il était temps de s'en apercevoir.

## Quelques réflexions d'auteures compositrices sur leur sort

« Quand vient le temps de créer, le temps d'écrire on ne nous prend pas au sérieux ».  
(Louise Forestier).

« Si tu parles des grands de la chanson, il faut faire un effort pour se souvenir qu'il y a parmi eux des femmes. Imaginez-vous ce que cela aurait été si Clémence avait été un homme... elle aurait sa statue à Montréal ». (Jacqueline Lemay)

« Nos plus grandes difficultés en tant que femmes, c'est d'avoir constamment affaire à des innocents ; on ne peut jamais identifier où on nous bloque car il y a de la bonne volonté apparente, c'est comme un ami aveugle. Quand on pense qu'on a trouvé un coupable, on retrouve en face de soi un innocent qui n'a jamais remarqué qu'il n'y a pas de place pour les femmes dans le métier ». (SuzanneJacob)

DIANE MARLEAU,  
Gatineau



## Les B en musique pour des cantates enchanteresses<sup>1</sup> et du Blues enlevé<sup>2</sup>

**B**ach et Barber. Jean-Sébastien et Patricia. Musique sacrée et musique jazzée. Deux époques, les XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles et les XX-XXI<sup>e</sup> siècles. Deux écritures, deux personnages fort différents mais portés tous les deux à l'improvisation.

Vous pensez que la musique sur des textes sacrés est généralement ennuyeuse ou vous trouvez la musique d'orgue difficile d'accès alors, il vous faut écouter un bref ensemble comprenant flûte, hautbois, trompette, violons, viole de gambe et, une voix, une seule voix, celle d'une soprano, Nancy Argenta. Son interprétation, en solo, de certaines cantates de Bach vous amènera d'un état, d'abord plutôt méditatif, à un sentiment de pure jubilation.

Dans la cantate BWV 51 — *Exaltez Dieu en tout pays*, l'échange entre la trompette et la soprano sous forme de vocalises, dans l'aria d'ouverture, sait produire un effet des plus enchanteurs. Quant à l'Alleluia final, vous serez comblée par les émotions qu'il suscitera en vous.

La cantate BWV 202 — dite *Cantate du mariage*, dont le rythme évolue entre le récitatif et le mouvement de danse, mérite aussi votre attention.

Quant à Patricia Barber, une interprète blanche, à la voix inimitable et à l'écriture quelquefois provocante sur des rythmes de *blues*, vous découvrirez qu'elle sait aussi se réapproprier les grands classiques du jazz comme des chansons plus populaires. Ainsi, sur l'album *Modern Cool*, elle reprend la chanson *Light my fire*, (enflamme ma nuit) qu'elle dédie à sa douce. Ailleurs, c'est du Paul Anka qu'elle interprète dans *She's a Lady*. Dans *Let it rain*, l'une de ses compositions, elle invoque le Seigneur afin que le ciel bleu ne soit plus ce mensonge sur son mal de vivre.

---

<sup>1</sup> Johann Sebastian Bach (1685-1750), *Cantatas* (BWV 51, 82a, 84, 199, 202, 209), Ensemble Sonnerie sous la direction de Monica Huggett. Nancy Argenta soprano. Album Vogue Veritas de deux disques compacts.

<sup>2</sup> Patricia Barber. *Modern Cool* et *Companion*. Les deux albums chez Blue Note.

L'album *Companion* présente le très envoûtant *The Beat Goes On*. La voix chaude de Barber et le rythme à la Hammond B-3 sont hypnotisants. Et que dire de : *If this isn't Jazz*. Dans cette dernière chanson, la compositrice s'interroge carrément sur le jazz, son rythme... Elle se demande si elle, une femme blanche, peut arriver à interpréter ce genre de musique où excellent les Noires. Elle se console, à la fin, en se disant : qu'importe ! si l'amour arrive sur votre chemin...

Je souhaite que ces deux merveilleux artistes, Barber tout comme Bach, sachent enchanter votre chemin quotidien.

MONIQUE HAMELIN

---

### ***Objets inanimés avez-vous donc une âme...<sup>1</sup>***

Les visions futuristes sur le cosmos ou l'humanité, les avenir possibles ou probables ne m'ont jamais enthousiasmée. Par contre, ce qui parle du passé ou évoque des vies antérieurement vécues a l'heur de me captiver au plus haut point. On ne s'étonnera pas d'apprendre que j'ai fait quelques études en histoire et que je travaille présentement pour une association québécoise qui regroupe des amis et des propriétaires de maisons anciennes<sup>2</sup>. Le voile de mystère qui flotte entre le présent et le passé, entre le visible et l'invisible exerce sur moi une fascination certaine. Et la fréquentation des lieux de mémoire me ravit.

Je voudrais vous entraîner ici sur la piste de découvertes possibles, qui se situent à la croisée du présent et du passé, et vous inviter à partager quelques bonheurs.

---

<sup>1</sup> « Objets inanimés avez-vous donc une âme/Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer », Lamartine, *Milly ou la terre natale*, III, 2.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'Association des Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ), organisme à but non lucratif fondé en 1980.

*Notre patrimoine : un présent du passé*<sup>3</sup>. Ce jeu de mots qui sert de titre à une proposition de politique du patrimoine culturel présentée récemment à la ministre de la Culture et des Communications du Québec, attire l'attention sur la richesse des héritages transmis. Il dit également le droit des citoyennes et citoyens à vivre dans un cadre de vie qui soit pour eux significatif. Mais ce droit, si on en croit le rapport, est assorti d'une responsabilité, celle de faire de la sauvegarde et de la mise en valeur du patrimoine, un projet qui engage à la fois l'État et les collectivités.

Au Québec, la notion de patrimoine a évolué depuis le temps où, quand on parlait de patrimoine on voulait désigner des édifices anciens qu'il fallait sauvegarder comme témoins de notre histoire. On avait tendance alors à s'en remettre pour cela au ministère de la Culture qui, par le biais de la Loi sur les biens culturels, pouvait classer et ainsi protéger le patrimoine immobilier du Québec<sup>4</sup>.

Les choses ont changé. Aujourd'hui, l'État n'est plus le seul responsable de la conservation du patrimoine. Une obligation d'engagement partagé s'est fait jour. Les municipalités, les organismes et les individus ont dorénavant un rôle à jouer dans la conservation des patrimoines. Avec le temps, on en est venu en effet à prendre en compte différents types de patrimoines, tant spirituels que matériels : les patrimoines immobiliers, agricoles, maritimes, industriels, paysagers, etc. On parle même de patrimoine vivant. Ce sont en fait les divers pans de notre réalité culturelle qui se trouvent aujourd'hui représentés dans la notion de patrimoine.



<sup>3</sup> *Notre patrimoine, un présent du passé*, proposition de politique élaborée par le Groupe-conseil Arpin et présentée à madame Agnès Maltais, ministre de la Culture et des Communications, novembre 2000.

<sup>4</sup> *Les chemins de la mémoire*. Monuments et sites historiques du Québec, tome 1, Éditeur officiel du Québec, 1990 ; tome 2, 1991. Tandis que ces deux volumes portent sur le patrimoine immobilier, le troisième, paru en 1999, présente l'ensemble des biens mobiliers protégés par le gouvernement québécois.

Mais comment cette notion est-elle née ? C'est à travers les changements, écrit Roland Arpin<sup>5</sup>, que l'on reconnaît la valeur de ce qui est patrimonial. Le désir de conserver ce que l'on identifie dès lors comme patrimonial est lié à l'idée de disparition. C'est dans la désuétude et l'abandon que naît la prise de conscience du patrimoine. Par exemple, on constate qu'au moment où l'architecture moderne supplante les formes anciennes, l'architecture propre à rappeler le Régime français prend toute sa valeur. On décide alors de protéger des maisons de pierre, témoins de la façon d'habiter des ancêtres français. On en fait des monuments historiques. De la même façon, au cours des années 50 et 60, on a commencé à se préoccuper de la conservation des églises qui renfermaient des trésors artistiques et historiques et rappelaient notre enracinement dans la foi catholique. La question de la conservation du patrimoine de l'église<sup>6</sup> continue de se poser, et avec autant d'acuité aujourd'hui. Il s'agit d'une part, de préserver des temples à caractère unique et d'autre part, de trouver de nouvelles vocations à certains autres lieux désertés par la pratique religieuse traditionnelle. Au Québec, le passé n'a guère de poids, pouvait-on lire récemment dans la page « Tourisme » du quotidien *Le Devoir*. Il faut voir en effet avec quelle nonchalance notre société a gommé les témoins de son histoire, surtout au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Encore aujourd'hui, notre patrimoine de toute nature, qu'il soit paysager, bâti, artistique ou scientifique, bat de l'aile<sup>7</sup>.

Ces propos, un peu pessimistes, ne peuvent malheureusement pas être déniés. Il s'est perdu et il se perd encore trop de trésors architecturaux et de repères importants de notre identité nationale pour prétendre que le respect du passé est, ici, tout à fait acquis. Mais il faut voir également avec quelle vigueur de nombreuses associations populaires s'emploient, à travers tout le territoire, à

---

<sup>5</sup> « Civilisation et patrimoine » dans *Le village, tout un patrimoine*. Cahier des textes savants, 7<sup>e</sup> conférence nationale de Solidarité rurale, 1998, p. 7.

<sup>6</sup> Jean Simard, *Le patrimoine religieux au Québec*, Commission des biens culturels, 1996. Sur le terrain, si j'ose dire, l'abbé Claude Turmel est une de ces personnes qui ont beaucoup fait pour sensibiliser les Églises et la population québécoise à l'importance du patrimoine religieux ainsi qu'à sa reconnaissance en tant qu'héritage patrimonial et forme d'art complet. Son nom est à associer, entre autres, à la fondation, en 1970, du *Comité de construction et d'art sacré de l'Archevêché de Montréal* et à l'Association patrimoniale interconfessionnelle *Pierres Vivantes*.

<sup>7</sup> *Le Devoir*, le vendredi 16 février 2001, B 5.

faire un travail important de sensibilisation du public et les instances responsables, à la valeur identitaire du patrimoine.

• *Suggestions de visites* dans les entreprises *Économusées*. Ce sont des lieux de diffusion voire de célébration de savoirs et de savoir-faire uniques. Située à Montréal au 5251, boul. Saint-Laurent, *La Tranchefile* est un endroit où flottent de fines odeurs de cuir. Et pour cause, car on y fait de la reliure. On y offre aussi des cours. À Mont-Joli, ce sont les artisanes des *Ateliers Plein Soleil* qui vous invitent à découvrir l'art traditionnel du tissage et de la couture. Le réseau des entreprises *Économusées* compte 28 établissements au Québec. Pour en savoir davantage : téléphone (418) 694-4466, courriel [info@economusees.com](mailto:info@economusees.com) ; site Web : <http://www.economusee.com>.

• *Lecture* : Le magazine *Continuité*, une publication trimestrielle qui se définit comme le magazine du patrimoine au Québec. Fondé en 1982, par le Conseil des monuments et sites du Québec, *Continuité* publie des nouvelles d'actualité et des dossiers concernant la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine. La revue se trouve dans tous les bons kiosques à journaux. C'est un beau cadeau à se faire et à offrir.



AGATHE LAFORTUNE, *Vasthi*

## Georgia O'Keeffe, il n'y a pas que les fleurs<sup>1</sup>

Peut-être connaissez-vous Georgia O'Keeffe (1887-1986) par ses toiles aux fleurs immenses : « callas », iris blancs, iris clairs, iris foncés, pavots d'orient rouges, roses ou blancs, fleurs de magnolia ou de datura, pensées... Est-ce la fleur, la couleur, la lumière ou les formes naturelles qui retenaient son attention et retiennent la nôtre ?

Le Nouveau-Mexique avec ses montagnes, sa lumière si particulière, ses paysages arides, la présence forte des cultures amérindienne et espagnole exerceront sur elle, comme sur bien d'autres artistes, un attrait et une séduction qui lui feront adopter ce coin de pays si différent du reste des États-Unis. Si O'Keeffe découvre le Nouveau-Mexique en 1917, ce n'est qu'à partir de 1929 qu'elle y fera des séjours annuels de trois à six mois et après seulement le décès de son compagnon de vie, en 1949, qu'elle s'y installera en permanence.

Elle avait 23 ans de moins que son mari, Alfred Stieglitz, le célèbre photographe qui fit d'elle l'une des femmes les plus photographiées au monde : photos de ses mains, de son cou, de sa figure et de son corps nu. Un autre photographe reconnu et ami de longue date, Ansel Adams, fit aussi de nombreuses photographies de Georgia de même que Karsh et quelques autres artistes de la photo un peu moins connus. La plupart des livres portant sur l'œuvre de O'Keeffe vous permettront de découvrir des photos d'une grande qualité esthétique. Élégance, dignité, intériorité, beauté d'un corps habité par l'âme sont autant de caractéristiques des photos de cette femme au regard austère.

---

<sup>1</sup> Livres consultés : Benke, Britta. *Georgia O'Keeffe — 1887-1986, Fleurs du désert*, Taschen : 2000.  
Garden Castro, Jan. *The Art and Life of Georgia O'Keeffe*, The Rivers Press/New York : 1985, 1995.  
Norman, Dorothy. *Alfred Stieglitz*, Nouvel Observateur/Delpire, Paris : 1976.  
O'Keeffe, Georgia. *Georgia O'Keeffe*, The Viking Press/New York : 1976.  
Rennolds, Margaret B. *National Museum of Women in the Arts*, Harry N. Abrams, Inc./New York : 1987.  
Sills, Leslie. *Inspirations — Stories About Women Artists*, Albert Whitman & Company/Niles, Illinois : 1989.

Le fait d'avoir côtoyé ces grands photographes a sans doute influencé sa conception de l'art et son choix du gros plan comme technique. Imaginez une toile d'un mètre carré où l'espace est trop petit pour y faire entrer deux fleurs de pavots d'Orient. Remarquez la couleur, la luminosité des lignes courbes ou spiralés, du pistil et du stigmaté des fleurs. Reconnaissez l'iris dans sa forme stylisée. Toutes ses peintures nous donnent accès à l'essence des choses. Le même phénomène se produit lorsqu'elle peint les montagnes du Nouveau-Mexique ou les gratte-ciel de New York. Partout le souci de l'artiste, en peignant des choses aimées, est de nous faire partager ses émotions en nous laissant soupçonner, à partir de la mise en scène d'un seul segment, le tout envisagé. Les critiques et historiens de l'art affirment qu'elle a réinventé les natures mortes. Sa présentation d'un crâne de vache et d'un pelvis peuvent surprendre au premier abord. Mais, dans un deuxième temps, ça devient presque une abstraction.

En 1946, elle est la première femme à qui le Musée d'art moderne de New York consacre un hommage en organisant une rétrospective de ses œuvres. Dans les quelques 2000 peintures, que nous a laissées O'Keeffe, où les fleurs sont partout présentes, nous pouvons admirer aussi la majesté des pins du Lac George, certains peupliers près des cours d'eau en bordure du désert ; les gratte-ciel de New York de même que des granges et des étables dont les formes la facinent, des églises et des croix de chemin du Québec qui lui paraissent tellement plus aériennes que celle de sa terre d'adoption. Si elle a peint tant de croix de chemin, c'est qu'elles étaient omniprésentes, à l'époque, tant au Nouveau-Mexique qu'au Québec qu'elle visite en 1932. À la fin des années 20 et au début des années 30, elle peint aussi une église aux perspectives différentes de celles de Assisi Mission Church de San Francisco, un chef-d'œuvre d'architecture pueblo, construit du temps des Espagnols. Si vous passez à Taos, allez visiter cette église en adobe aux lignes arrondies. Ses formes blanches découpant le ciel bleu vous laisseront émerveillées. Et si vous vous rendez à Santa Fe, ne manquez pas le Musée Georgia O'Keeffe et laissez-vous envoûter par la lumière, les formes, les paysages qui ont marqué cette artiste.

MONIQUE HAMELIN

## « Chanter, c'est prier deux fois »

*Arc-en-ciel-jeunesse*, « c'est l'œuvre de Dieu »  
Sœur Jacqueline Laflamme

Depuis 1983, le groupe d'animation et d'évangélisation *Arc-en-ciel-jeunesse* sillonne les routes du Québec avec dans ses bagages : musique, chansons, gestuelles chrétiennes et témoignages. Fondé par sœur Jacqueline Laflamme, de la congrégation des sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, ce groupe de la rive-sud de Montréal a produit jusqu'à maintenant une dizaine de cassettes de chants religieux et de mélodies inspirés. Sœur Jacqueline, qui écrit et compose les chants du groupe, est un peu « l'âme » d'*Arc-en-ciel-jeunesse*. Je l'ai rencontrée, afin qu'elle nous parle de son processus de création ainsi que de la spiritualité qui l'anime.

### Qui est sœur Jacqueline Laflamme ?

Originaire de Plaisance, près de Montebello, son intérêt pour le chant et la musique a pris naissance au sein de sa famille. Les soirées de fête chez les Laflamme sont synonymes de musique, de violon, de guitares et de piano. C'est à l'âge de treize ans, qu'elle ressent l'appel à la vie religieuse. Elle s'intéresse à la spiritualité des sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, qui œuvrent dans sa région. Elle m'explique que ces religieuses « vivaient ce qu'elles disaient », elles ne se situaient pas seulement « au niveau de la tête, des connaissances, des principes et de la formalité », elles étaient « simples, proches des gens et sympathiques », elles alliaient « l'enseignement à la pratique ». À dix-huit ans, elle entre chez les sœurs du Sacré-Cœur. Elle œuvrera dans le domaine de l'éducation pendant trente ans. Comme la musique n'est jamais bien loin dans sa vie, à l'école, elle s'occupera, des chorales, des célébrations et de la liturgie. C'est à cette époque qu'elle apprend à jouer du synthétiseur en autodidacte.

### Les débuts de l'œuvre

L'année 1980 marque un tournant majeur dans la vie de sœur Laflamme. À cause de problèmes de vision, elle doit quitter le monde de l'enseignement. À peu près au même moment, elle rencontre deux jeunes désirant faire du « rock

chrétien » et des partages de foi. Elle accepte de les accompagner dans leur démarche. C'est la naissance « d'étincelle jeunesse », qui durera deux ans. Puis en 1983, elle fonde *Arc-en-ciel-jeunesse*. Ce nom tire son origine de la variété des groupes de jeunes qui gravitent autour de l'œuvre : jeunesse rencontre Jésus, le groupe porteur, Agapé imma-culée, la source jeunesse, etc...

### **Le processus de création**

Entourée de deux de ses anciennes élèves, sœur Jacqueline se met à écrire des « chants inspirés ». Elle explique que ces chants « viennent dans le cœur comme ça avec les paroles et la musique ». Elle trouve son inspiration dans sa vie de prière et d'adoration, elle accueille les paroles et les mélodies comme un « don de Dieu ». Ces chansons arrivent « au moment où on ne s'y attend pas », elle ajoute « que l'on ne peut pas se lever un matin en disant, ce matin je vais écrire une chanson », elle connaît l'attente de l'inspiration. Elle explique qu'une chanson peut surgir « après une rencontre avec quelqu'un ». Souvent, l'inspiration vient durant la prière, tel un cadeau.

Sœur Jacqueline, qui a célébré cinquante ans de vie religieuse en 1998, insiste : *Arc-en-ciel-jeunesse* c'est un « travail d'équipe ». Elle travaille avec un groupe de laïques « dans la simplicité du cœur, avec la voix qu'on a ». Actuellement, une douzaine de chanteur(ses) ainsi que quatre musiciens(nes) composent le groupe. Depuis le début de l'œuvre, sœur Jacqueline qui a « la musique dans le cœur » mais qui ne l'écrit pas, peut compter sur des musiciennes pour l'aider dans cette mission d'animation et d'évangélisation.

### **Une spiritualité en action**

La spiritualité de sœur Jacqueline prend racine dans l'Évangile. Elle accorde une place centrale aux inspirations de l'Esprit-Saint ainsi qu'aux charismes. La spiritualité de la petite Thérèse et celle de mère Teresa l'inspirent beaucoup. Au centre de son engagement, elle met la personne humaine qu'elle accueille dans la « simplicité » du cœur. Le groupe *Arc-en-ciel-jeunesse*, c'est aussi « l'amour en action ». Même si l'œuvre est officiellement pastorale, sœur Jacqueline dit qu'elle ne peut « ignorer l'œuvre sociale ». Elle ajoute : qu'en « accueillant l'autre sur sa route », « on fait nécessairement du social ». Elle explique que :

« [le] cachet de [leur] approche évangélique en même temps que la prière et la pastorale » amènent à appréhender la Parole de Dieu à partir du « vécu ».

Par le biais du chant, de la poésie et de la musique, le groupe *Arc-en-ciel-jeunesse* « proclame la parole de Dieu et chante les merveilles du Seigneur ». Et comme « chanter, c'est prier deux fois », on peut dire que ces chants inspirés viennent nous réchauffer le cœur et l'âme.

### Quelques extraits (tirés du recueil musical tome 1 (B), d'*Arc-en-ciel-jeunesse*)

« Pour que la vie s'écoule dans l'espérance  
Prenons le temps d'aimer  
Pour que nos cœurs fleurissent  
Prenons le temps d'aimer »

(Prenons le temps d'aimer)

« Venez puiser l'espérance  
Elle sera source de vie  
En toute saison de vos cœurs  
Je suis là tout près de vous »

(Ma présence, sève d'espérance)

« Que ma nacelle vogue en ton cœur  
Malgré l'orage malgré la nuit  
Que ma prière remonte vers toi  
Jésus, je t'aime tu es ma paix »

(Nacelle d'amour)

« Jésus, chemin de vie  
Jésus, repos du cœur  
Jésus, source d'eau vive  
À travers nos déserts »

(Jésus, chemin de vie)



NATHALIE CHAMBERLAND,  
*Bonne Nouv'ailes*

## Françoise Faucher

*D'après Anne-Marie Villeneuve  
et Jean Faucher,  
Co-auteurs de sa biographie<sup>1</sup>*

« Je viens de faire la connaissance d'une artiste absolument passionnante » s'écrie Anne-Marie Villeneuve, étudiante en art dramatique, à la suite d'une conférence donnée par Françoise Faucher qu'elle rencontre pour la première fois. Cette exclamation a éveillé en moi le goût d'en savoir davantage sur cette artiste de chez nous afin de vous faire partager mes découvertes.

Après avoir lu sa biographie, j'étais convaincue, à mon tour, d'être en présence d'une grande personnalité. Pour moi, Françoise est une artiste passionnante parce qu'elle est une comédienne de classe, passionnée pour le théâtre et passionnée pour la vie. Dans les pages qui suivent, je m'en tiendrai — sans être exhaustive — à ces trois aspects de la vie de Françoise à partir des informations fournies par ses deux biographes.

### Une passionnée pour le théâtre

Le premier grand choc artistique de sa vie s'est produit [paraît-il] quand elle a vu la *Dame aux camélias* avec Greta Barbo. « Il y avait tellement d'âme dans ce film, il y avait une telle beauté, une telle grâce et une telle douleur aussi quand l'héroïne mourait. J'ai été absolument éblouie et je crois bien que ce fut le déclic » (46). Ce déclic qui semble spontané chez Françoise, s'enracine pourtant dans la passion qui l'habite depuis qu'elle est petite.

La première personne à l'avoir influencée c'est sa mère « une femme forte qui savait mener sa barque avec autorité mais aussi une femme sensible, artiste, aimant les arts » (32). Elle lui parlait beaucoup des pièces qu'elle avait elle-même jouées et quand elle avait l'occasion d'aller au théâtre, à Paris, elle s'empressait de raconter à sa fille, dans le détail, tout ce qu'elle avait vu et vécu.

---

<sup>1</sup> *Françoise Faucher, Biographie* par Anne-Marie Villeneuve et Jean Faucher, Éditions Québec Amérique, 2000, 380 pages.

Mais c'est en compagnie de sa grand mère, elle aussi passionnée des arts, que se produisit le déclic qui orientera la jeune Françoise vers le théâtre. À partir de là, faire du théâtre pour elle, c'était donner une nouvelle dimension à sa vie.

Elle commence à jouer en décembre 1951. Qu'elle soit engagée comme comédienne ou comme animatrice ou les deux à la fois, elle se donne tout entière à ce qu'elle fait. Elle aime toucher à tous les aspects du métier : radio, spots publicitaires, télé-roman, interviews, rédaction de textes... et trouve cette diversité très instructive mais c'est au théâtre qu'elle peut s'exprimer plus à fond.

Le théâtre est le lieu de ses fantaisies, de ses audaces (320). Elle peut trépigner au théâtre alors que dans la vie, elle trouve que s'énerver et se mettre en colère constituent un gaspillage d'énergie considérable. Ainsi Françoise n'a jamais eu besoin de se confier à un psychologue quelconque parce que ses folies, c'est au théâtre qu'elle les fait, c'est là que ça sort, que le vase déborde (193).

À la télé, elle a joué des rôles pleins de sensibilité, en demi-teintes, toutes choses qui correspondaient à la Françoise qu'elle a été et qu'elle est encore (192), mais cela n'était pas suffisant pour assouvir sa passion du théâtre. Un comédien, pour elle, c'est quelqu'un qui a une passion, qui a une ambition dans la vie, qui est ouvert, qui est porteur de lumière. Passionnée, ambitieuse, ouverte et porteuse de lumière, Françoise le devenait de plus en plus.

À 27 ans, elle se trouvait à mener de front une carrière de comédienne déjà très pleine et une autre également très riche en communication (147). Mais Françoise est une immigrante, et nous savons que tout immigrant doit passer par une période d'adaptation où il se sent pour ainsi dire assis entre deux chaises. Françoise n'a pas échappé à cette réalité. Elle avoue ne s'être sentie vraiment québécoise qu'après avoir fait une tournée à travers la province (107) dans les années 60-70. C'est en parcourant la province en tous sens, en côtoyant les gens des petites villes, des gens chaleureux, enthousiastes, généreux, qu'elle s'est sentie devenir profondément attachée à ce Québec qu'elle ne connaissait que par Montréal (222). Ces tournées lui ont vraiment permis de s'incorporer, de s'enraciner à ce pays nouveau pour elle. Par la suite, sillonner le Québec, avec

une équipe attachante, tout en interprétant des rôles à sa mesure, a été une expérience qui l'a toujours passionnée (227).

À 43 ans, Françoise se sent capable d'assumer des rôles plus difficiles. « Je veux maintenant que l'on m'offre des rôles énormes, des personnages difficiles à défendre où le comédien sort de scène exténué (242). Cependant vouloir aborder de nouveaux rôles, plus exigeants, plus surprenants n'était pas sans risque. Aussi l'aventure s'est-elle avérée plus difficile que prévu pour Françoise à qui tout semblait avoir souri jusque-là avec presque trop d'aisance (245). Le rôle proposé alors était celui de madame de Montreuil dans madame de Sade, une femme très différente de celles que Françoise avait interprétées précédemment. En 30 ans de métier, elle n'avait jamais encore joué un personnage aussi violent. Malgré sa peur, elle a foncé et elle a réussi... ce qui a fait dire à un journaliste : « Françoise Faucher s'impose plus que les autres. Son incarnation d'une femme noble, altière, au verbe autoritaire et sec est un numéro de grande qualité... Son personnage nous éblouit » (245).

Malgré la peur qui la tenaille parfois d'une façon insupportable, elle conserve le goût du risque. L'âge, loin de la rendre craintive, la pousse à rechercher les expériences susceptibles de la bousculer (315). Elle ne semble pas ressentir le poids des ans, ni vouloir ralentir le rythme de ses activités. Les fondements de sa carrière sont si solides qu'ils lui permettent d'accepter de vieillir avec sérénité. Elle souhaite continuer longtemps encore sa carrière de comédienne pleine de surprises et de nouveaux défis à relever (321). Françoise se classe aujourd'hui parmi les comédiennes actives les plus âgées au Québec. Mais son expérience de la vie et du métier ne lui a rien fait perdre de son enthousiasme, de sa curiosité, de son esprit d'aventure (316).

### **Une passionnée pour la vie**

Cette artiste passionnée pour son métier, le théâtre, est d'abord et avant tout amoureuse de la vie, de tout ce qui bouge sur la terre et qui engendre de la beauté (324). Le souvenir le plus lointain qui lui reste en mémoire remonte à son enfance : « Au temps où j'étais dans mon landau de bébé (2 ans), je me rappelle la lumière qui jouait dans les feuilles de tilleuls au-dessus de moi. Ce frémissement de lumière était très, très beau ; c'était un enchantement » (42). Ce

souvenir qui l'a marquée si profondément ne présage-t-il pas « les feux de la rampe » où elle évoluera plus tard avec passion ?

Adolescente, elle se remémore avec ravissement les arbres, les fleurs, les oiseaux, les parfums, les odeurs de feuillages, les guêpes qui bourdonnaient tout autour, les petits sentiers où elle pouvait faire de la bicyclette, les copains et les copines avec lesquels elle se baignait dans de grands baquets d'eau chauffée au soleil (40). Que demander de plus à la vie que le ravissement qu'elle nous prodigue en toute gratuité ? Françoise vivait alors à Eaubonne, dans la banlieue nord de Paris.

Quand plus tard — *Françoise avait 21 ans quand elle a quitté la France* — loin de sa famille, elle se remémore cette époque, elle ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine nostalgie : « ...je voyais une fleur qui me rappelait mon jardin et un flot de larmes de désespoir me montait à la gorge. Avec le recul, je réalise que j'étais quand même solide parce que je ne me suis jamais effondrée » (97). Une fois ces moments nostalgiques dépassés, nous retrouvons en Françoise « une personne discrète qui aime l'équilibre, l'harmonie » (192) ce qui ne l'empêche pas de chercher une autre dimension à sa vie et c'est au théâtre qu'elle va la trouver. Là, elle se découvre autre avec toutes les facettes possibles et imaginables (192). À travers certains personnages fantaisistes, par exemple, elle se rend compte qu'elle peut très bien faire rire, ce qui lui donne davantage confiance en elle-même et l'ouvre sur le monde (200).

Cependant même si elle avoue que le théâtre l'a faite, Françoise reste convaincue que toutes les valeurs importantes de la vie se bâtissent au sein de la famille (183). Si les personnages qu'elle a incarnés sur scène l'ont enrichie, elle a aussi nourri ses personnages de ce qu'elle a vécu. Pour elle, l'art c'est la vie. Elle apprécie énormément qu'à *Femmes d'aujourd'hui*, où elle était intervieweuse, on prenne en considération les idées qu'elle proposait (148). Ce métier d'animatrice n'a jamais été pour elle un simple amusement de comédienne. Quand elle travaille ses dossiers elle est tout entière à ce qu'elle fait... Sa capacité de travail est grande, son sens de l'organisation aussi (153). Françoise prend à cœur toutes les entreprises dans lesquelles elle se lance. Les expositions, les lancements de livres, les spectacles qu'elle avait à présenter à *Féminin singulier* n'étaient pas sans passionner cette touche à tout : « J'ai pris beaucoup de plaisir à ce métier de

journalisme parlé, de poseuse de questions (161). Recevoir des gens qui ont un grand cœur, qui ont une façon d'aborder la vie avec sérénité, voilà ce qui me fascinait » (163).

Mère de quatre enfants, Françoise est heureuse de constater qu'elle a pu mener de front carrière et vie de famille. « Les enfants c'est important... il ne faut pas les oublier... Si j'ai des regrets à formuler c'est que je n'ai pas toujours été là. Mais je ne me suis jamais sentie coupable d'avoir un métier, de le faire et de le bien faire » (178-79). C'est avec fierté qu'elle affirme que jamais les enfants ne sont partis à l'école sans qu'elle ait pris le petit déjeuner avec eux, sans qu'elle les ait embrassés pour leur souhaiter une bonne journée (180). « Aller voir vos enfants endormis alors que vous entrez du théâtre, ou bien entrer dans une maison qui est harmonieusement organisée, décorée, c'est votre havre, c'est l'ancrage. Moi j'ai besoin de racines profondes et la famille, c'est les racines, c'est le point d'ancrage, c'est la vraie vie. Je pense qu'il n'y a rien au monde pour la remplacer. C'est ça la grande aventure, je pense » (180). Aussi de voir sa fille, Sophie, embrasser la carrière de comédienne l'a grandement réjouie (185).

Mais sa passion de la vie ne se confine pas à la famille ni au théâtre. Lors des tournées, Andrée Lachapelle la découvre comme une collégienne extraordinaire qui chante à tue-tête, qui raconte des histoires un peu folles, qui aime magasiner, qui est capable de danser jusqu'à quatre heures du matin, une vraie petite fille fantastique qui a une sensibilité rare pour ses camarades (*Extrait de l'hommage rendu à Françoise à l'Espace Go, en 1997*) (227). Ces tournées à travers le Québec, c'était le plaisir de partager la vie d'amies qu'elle aimait depuis longtemps, comme un désir de vacances, une envie de découvrir de belles choses aux quatre coins du Québec, de fréquenter les bons restaurants... et de rire abondamment sans retenue (229). On peut dire que, chez elle, la passion ne s'éteint jamais. Elle peut s'amenuiser, par moments, entre autres, quand la fatigue est trop grande, mais elle renaît à la moindre proposition de quelque intérêt (311).

### Une comédienne de classe

« Pour moi le théâtre n'est rien d'autre qu'un comédien qui dit un grand texte » (259). Dans l'esprit de Françoise, le qualificatif *grand* accolé au texte prend toute

son importance. Pour elle, c'est le texte qui importe avant tout, l'intelligence et la sensibilité du texte, la façon de le dire. Tout le travail de décryptage du texte la passionne. Sa méthode, fondamentalement basée sur l'intuition, repose sur une rigoureuse analyse du texte. Ce qui est primordial, c'est d'avoir l'impression que lorsqu'on travaille un personnage, il lui rentre dedans... petit à petit, longuement (255). Quand le comédien a bien senti pourquoi le personnage éprouve tel ou tel sentiment, la note juste, le geste juste sortent aussi. Le rythme est là (257).

Choisir le théâtre était pour elle une espèce de rentrée en religion pour grandir à travers les textes, pour faire partager cette chose extraordinaire à d'autres gens, pour vivre une sorte de communion (60). Comment ne pas lire dans ces lignes une espèce d'idéalisme, de soif de transcendance ? Il n'est donc pas étonnant qu'il lui arrive parfois de ruer dans les brancards. Elle aime les rôles intenses, difficiles, qui dépassent un peu la mesure (192). Elle n'est donc pas prête à tout accepter par exemple les rôles qu'elle qualifiait de *plates* c'est à dire semblables à l'eau tiède (196). Sur scène, comme sur les ondes, — *en parlant de l'émission Féminin singulier qu'elle anime depuis trois ans* — elle reste fidèle à elle-même. « Nous ne faisons pas d'à peu près. Nous pensons que nous n'avons pas le droit de nous servir des ondes pour du petit *bla bla* qui n'apporte rien » (160). Elle éprouve aussi une certaine répulsion envers la création collective. « Dans ces créations ça allait à vau-l'eau. On ouvrait le robinet et le flot d'émotion sortait. Au théâtre, il ne faut pas seulement des tripes, il faut une pensée, un squelette pour maintenir toute cette émotion » (215).

Les grands textes dramatiques et la spiritualité sont deux pans importants de sa vie de femme comme de sa carrière de comédienne. La seule évocation de *l'Annonce faite à Marie*, par exemple, la fait exulter : « J'ai beaucoup aimé travailler cette œuvre de Claudel sous la direction de Jean Paul Fugère. Je tenais le rôle de Violaine, un rôle très exigeant. Il fallait parvenir à trouver la dimension spirituelle du personnage. Il ne s'agissait pas simplement de trouver une intonation juste mais un souffle » (139). Pour Françoise théâtre et spiritualité sont intimement liés. « J'ai la certitude de faire œuvre d'officiant et de répondre véritablement à une vocation » (338) « Oui, pour moi, le théâtre est d'ordre spirituel absolument. L'art est spirituel. Toute œuvre d'art est à la fois spiritualité et savoir-faire. La beauté me paraissant être le signe

reconnaissable, évident, d'une Présence » (339). « Quand on est sur scène, avance-t-elle, il arrive parfois que l'on se sente aspiré vers le haut comme dans la prière ou la méditation » (339). Le théâtre se fait à la verticale. On peut déduire de ces considérations qu'en Françoise l'art et la spiritualité se rejoignent jusqu'à se confondre.

Tout au long des 50 dernières années, on a pu apprécier le talent de Françoise sous tous ces aspects dans de nombreuses productions télévisuelles, théâtrales et radiophoniques. Son image de comédienne accomplie s'est profondément enracinée dans l'imaginaire collectif québécois de sorte que l'on puisse conclure : Dans sa vie sociale comme au théâtre, *Françoise Faucher est synonyme de classe* (241).

Femme de théâtre passionnée, amoureuse de la vie, Françoise ne s'est pas contentée d'incarner des personnages. Elle a voulu faire de la mise en scène. Pour elle, un metteur en scène est là pour mettre en valeur l'œuvre et l'auteur (278). Nous retrouvons dans cet aveu sa passion à considérer le texte comme élément central de l'acte théâtral. Aussi, quand on lui a confié la direction du *Dialogue des carmélites* de Bernanos, elle n'a pas hésité une seconde avant d'accepter de faire la mise en scène de ce drame mystique (288). Le commentaire du journaliste Jean Louis Tremblay sur cette mise en scène, paru dans les *Cahiers Jeu de juin 1990*, rend bien l'esprit du travail de Françoise Faucher qui, en choisissant de mettre en lumière la dimension mystique et spirituelle de l'œuvre, prenait le parti de la sobriété et du dépouillement (288). Le spectacle aura montré que les valeurs spirituelles, mystiques ou chrétiennes savent encore émouvoir et que, transcendant l'anecdote à laquelle elles réfèrent, elles peuvent rejoindre nos préoccupations existentielles contemporaines (289).

En préparant cet article, j'ai eu le bonheur d'assister à la pièce de théâtre, *Le Visiteur*, dont Françoise Faucher a réalisé la mise en scène. J'ai reconnu, avec bonheur, les qualités qu'exige Françoise d'une véritable mise en scène : des comédiens puissants : Jean Louis Roux, dans la personne de Freud et Emmanuel Bilodeau, *Le Visiteur* (l'inconnu) ; un décor simplifié : le bureau de Freud avec son indispensable divan ; au service d'un grand texte, celui d'Éric- Emmanuel Schmitt dont j'ai extrait le passage suivant : « Jusqu'à ce soir, tu pensais que la vie était absurde. Désormais tu sauras qu'elle est mystérieuse ». Une soirée inoubliable !

En tant qu'artiste de formation européenne, arrivée au Québec au début des années 50 et après une cinquantaine d'années de métier, Françoise Faucher demeure, à mes yeux, une grande Dame passionnée et passionnante non seulement dans les arts de la scène mais aussi dans les aléas de la vie comme l'exprime si bien Pierre Bernard dans sa préface : « Je sais de vous l'inébranlable respect que vous portez à l'humanité.

YVETTE LAPRISE, *Phoébé*

---

## Le souffle en lettres

*Si c'est à la fois l'ascèse et le privilège de la poésie de s'avancer  
dans la connaissance fondamentale des trois mondes  
de la chair, de l'âme et de l'esprit, c'est aussi sa vocation  
d'orienter toute beauté vers la transcendance de la Vérité<sup>1</sup>.*

Ce propos de Rina Lasnier (1915-1996), une poète québécoise qui s'est souvent laissé imprégner par les textes bibliques, me fournit une introduction à la présence de la spiritualité dans l'écriture des femmes. Comment le divin surgit-il dans leurs textes ? Comment font-elles circuler le souffle, la *ruah* dans leurs compositions littéraires ? Réfléchir sur ces questions nous fait toucher rapidement le monde mystique. C'est pourquoi ce sont deux mystiques : Marie de l'Incarnation et Thérèse d'Avila que je citerai, en premier lieu, dans ma présentation.

**Là où transpire la séduction.**

**Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines en Nouvelle-France, (1599-1672)**

Même si nous essayons d'entrer dans la séduction spirituelle dont elle parle, (Lettre III<sup>1</sup>, début 1627), ce sont des plus doux respirs (sic) de son âme et des

---

<sup>1</sup> Rina Lasnier, *Poèmes*, Montréal, Fides, 1972, p. 18.

jouissances les plus amoureuses avec le Père, le Fils et la Trinité dont nous entretient Marie de l'Incarnation dans ses 278 lettres et ses *Relations* sur sa vie spirituelle. Dans sa première lettre à son directeur, n'exprime-t-elle pas l'incompréhensible majesté de Dieu ; le caractère immanent de son omniprésence : « Mon âme, se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écrioit: « O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous estes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui n'est pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous. Ô éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! » (Lettre 1, fin 1626<sup>2</sup>).

Ce qui nous captive chez Marie de l'Incarnation, c'est qu'elle nous livre sa propre expérience. « Je dis cette communication expérimentale<sup>3</sup> », affirme-t-elle, dans sa Relation autobiographique de 1654. Et dans ses treize états d'oraison, elle nous partage tout ce qu'elle a vécu depuis son enfance où elle a entendu l'appel de la divine Majesté. À propos d'un songe qu'elle a eu à l'âge de sept ans, elle déclare : « Mais il y avait un secret que je ne connaissais pas<sup>4</sup> ». Ce secret, qui la tiendra toute sa vie, elle nous le dévoilera dans ses écrits.

### **Là où triomphe le symbolique.**

#### **Thérèse d'Avila, la réformatrice du Carmel (1515-1582)**

Les symboles prennent une place importante dans l'expression de la spiritualité. Chaque auteure se constitue son propre répertoire dont elle aime tirer profit et se l'approprier de façon unique même si ce répertoire n'est pas essentiellement original, car il est relié à sa religion de base, à savoir le catholicisme.

Voici comment Thérèse d'Avila interprète le symbole de la croix :

---

<sup>1</sup> Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 4.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>3</sup> Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, Préface de Dom Guy-Marie Oury, Solesmes 1976, p. 60.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 19.



De la croix, l'épouse dit  
à son Aimé  
qu'elle est un « précieux palmier »  
car il est monté,  
et que son fruit a convenu  
au Dieu du ciel,  
et elle seule est le chemin  
qui mène au ciel.  
Qu'elle est une « précieuse olive »  
la sainte croix,  
et qu'elle nous oint de son huile  
et nous éclaire<sup>1</sup>.

La réformatrice du Carmel a connu nombre d'expériences douloureuses dans sa vie. Un jour, par exemple, un ange la transperça de sa flèche, plongeant la pointe de feu dans son cœur, puis la retirant lentement, la laissant tout entière embrasée d'un immense amour de Dieu. À partir de là, les mots ne cessèrent de jaillir sous sa plume pour nous faire connaître ce qu'est le *château de l'âme* : « On peut considérer l'âme, écrit-elle, comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures<sup>2</sup> ». L'utilisation des symboles, des métaphores crée, chez elle, un espace de créativité où le souffle peut se déployer à loisir. L'évocation du feu, de torrents d'eau vive, l'allusion au jardin, au soleil, sont autant d'images qui viennent marquer le territoire du spirituel et y éclore.

**Là où se fait sentir l'influence biblique.**  
**Rita Lasnier, poète québécoise (1915-1996)**

Dans son œuvre, Rita Lasnier nous révèle un fort attrait pour les textes bibliques. *Le chant de la montée* en est une illustration percutante. Les chants de

<sup>1</sup> Thérèse d'Avila, « Dans la croix il y a la vie », *Cantiques du chemin*, Traduction de Silvia Baron Supervielle, Paris, Arfuyen, 1999, p. 61.

<sup>2</sup> Sainte Thérèse de Jésus, *Œuvres complètes*, Traduction du R.P. Grégoire de saint Joseph, Paris, Seuil, 1948, p. 814.

Rébecca, de Rachel, de Lia et Rachel s'y font entendre selon une nouvelle version.

### Chant pour Rachel

Rachel ! il vient celui qui change la pierre  
En un buisson ardent où Dieu s'est incliné.  
Ton gémissement de Tourterelle noire  
A embaumé le sol de la stérilité  
Et le désert n'est plus qu'un lent *balsamoire*.

Les anges ont fortifié Jacob contre le Puissant  
En appuyant sur lui leur force fraternelle et contraire,  
Et Jacob a saisi le talon d'or pour l'incruster dans la poussière.

Il a fêlé le cœur du ciel ;  
Par cette fissure il a vu les anges  
Vendanger pour lui, à même la lumière,  
Les astres et les étoiles sans défiance.

Rachel ! tu es petite et brune comme l'épeautre  
Mais c'est à toi seul qu'adhère la promesse sans fraude,  
C'est dans ton humble sein que viennent s'égaliser  
La justice frustrée et l'Amour comblée<sup>1</sup>.

À la suite de Rita Lasnier, les auteures d'inspiration chrétienne n'ont pas manqué de s'appuyer sur la Bible pour exprimer leur relation au divin et, réaliser ainsi des réécritures. Les expériences vécues dans *L'autre Parole* nous font reconnaître et apprécier les capacités de nos devancières dans cette pratique.

### Là où s'anime le souffle

Eh ! oui, le souffle de femmes. Les féministes n'ont pas manqué d'en parler et les écrivaines de l'inscrire dans le titre d'au moins trois ouvrages. D'abord, Hélène Cixous avec *Souffles*<sup>2</sup>:

---

<sup>1</sup> Rina Lasnier, *op. cit.*, p. 95.

<sup>2</sup> Hélène Cixous, *Souffles*, Paris, Des Femmes, 1975.

Et maintenant, qui naître ? (p. 9)

Aspiration, voilà ce que je suis. (p. 10)

Je suis récente, née d'un éveil à peine ébauché. (p. 18)

Il faut partir — Aller — où — on ne sait pas, naître encore, mais plus loin. (p. 223)

Le désir de naître, de s'affirmer, de savourer de mille et une façons la vie, c'est ce qui surgit à travers des écritures de femmes. Dans leur rapport au religieux, dans leur relation au divin, les expressions en termes de souffles sont de plus en plus accentuées. La citation suivante en témoigne :

Nous avons choisi l'appellation *Souffles de femmes* parce que le souffle, le vent marquent dans les traditions juive et chrétienne les créations, les renouvellements, les pentecôtes. « Tu envoies ton souffle, ils sont créés, tu renouvelles la face de la terre » (Ps 104, 30). Dans le domaine de la religion, des femmes laissent de plus en plus libre cours à leurs souffles d'inspiration et de création qui donnent l'élan nécessaire pour le travail d'écriture et qui iront briser les inerties, défaire les lassitudes et vivifier les sources profondes de dynamisme de toutes celles qui pétrissent le pain de l'autonomie et de la liberté<sup>1</sup>.

Luce Irigaray s'est, elle aussi, aventurée à dépister ce qui anime profondément les femmes. Dans son livre intitulé *Le souffle des femmes*<sup>2</sup>, elle présente différents credos au féminin. « Le souffle des femmes ? C'est le signe premier de leur naître à elle-même, de leur venue au monde spirituelle, de leur découverte d'une incarnation propre<sup>3</sup>. »

Et combien d'autres femmes ne pourrait-on pas citées ici : une Julienne de Norwich, par exemple, une Hildegarde de Bingen, etc. Heureusement *L'autre Parole* demeure toujours présente pour susciter un aller plus loin.

MONIQUE DUMAIS,  
Groupe de Rimouski, Houlida

---

<sup>1</sup> Monique Dumais, Marie-Andrée Roy (dir.), *Souffles de femmes*, Montréal, Éditions Paulines, 1989, p. 9.

<sup>2</sup> Luce Irigaray, *Le souffle des femmes*, Paris, ACGF, 1996.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9.

**« ...sur la terre comme au ciel »**  
***Le festin de Babette***

Comment dire art et spiritualité au féminin ? L'anecdote racontée par Karen Blixen déplace certaines notions entendues pour reprendre, à l'envers, des idées toutes faites et véhiculées comme si elles étaient vraies. L'auteure nous propose de trouver le chemin du divin à travers le beau, le bon et le vrai d'un repas exceptionnel qui pourrait préfigurer le « le festin du Royaume ». L'art est traité par le biais d'une œuvre littéraire présentée au cinéma. La spiritualité se détache de la dimension religieuse en passant d'un rituel coutumier à un repas symbolique. L'histoire est construite autour de personnages féminins apparemment victimes du destin mais qui dominent sans autorité.

Le Festin de Babette<sup>1</sup>, tel que réalisé par le cinéaste danois Gabriel Axel, transpose au cinéma une anecdote racontée par sa compatriote Karen Blixen dans : Le Dîner de Babette<sup>2</sup>. Le film raconte qu'une servante française, réfugiée chez les filles d'un pasteur, offre un repas fastueux aux membres de la communauté luthérienne ascétique qui l'avaient accueillie, en Norvège, après la Commune. Babette utilise le gros lot qu'elle vient de gagner pour leur préparer un vrai repas à la française, même si c'était « contre » leur religion. Elle veut faire partager son bonheur en faisant vivre, à ses hôtes, l'émotion du banquet royal qu'ils évoquent dans leurs prières. Par délicatesse et par gratitude, ces derniers acceptent, à cette occasion, de sacrifier leurs principes. Babette, leur servante humble et discrète, était le plus grand génie culinaire du siècle. Elle était capable de transformer un repas « en une sorte de liaison amoureuse, une affaire d'amour de la catégorie noble et romanesque, qui ne fait pas de distinction entre l'appétit physique et l'appétit spirituel » si bien que ce qui

---

<sup>1</sup> *Le Festin de Babette*, Titre original : *Babettes gaestebud*, Production : Just Betzer, Panorama Film International en coopération avec Nordisk Film A/S TheDanish Film Institute (Claes Kastholm Hansen), Producteur exécutif : Just Betzer, Producteur : Bo Christensen, Réalisateur : Gabriel Axel, Assistant : Tom Hedegaard, Scénario : Gabriel Axel, tiré d'une nouvelle de Karen Blixen (Isak Dinesen), Date d'émission : Septembre 1987, Durée : 1 : 40 heure.

<sup>2</sup> Karen BLIXEN, *Le Dîner de Babette*, (Folio 2007), La Flèche, Gallimard, 1988 (1958), pp. 25-75.

représentait la damnation chez ses hôtes va leur servir à se réconcilier avec la vie.

Les textes bibliques, cités dans l'histoire, sont pleins d'images à portée métaphorique dont le sens ne peut être interprété mot à mot. Ils portent un message qui dépasse l'expérience immédiate pour révéler une autre dimension de la vie. Les membres de la secte suivaient l'enseignement du pasteur qui leur avait ouvert la voie vers une vie meilleure, idéale, libérée des tracasseries humaines, la vie de la Jérusalem céleste. Mais loin de s'être élevés, ils s'étaient embourbés dans leur quotidien au point de ne plus sentir le lien que leurs symboles rappelaient. Babette, qui avait vécu autre chose, a perçu la faim et la soif spirituelles qui se cachaient sous l'austérité des pratiques religieuses de ses maîtresses. Elle qui ne maîtrisait pas leur langue, elle avait pourtant saisi leur détresse et compati en silence. Pour leur rendre, d'une autre manière, ce qu'elles avaient fait pour elle en l'accueillant, Babette profita d'une occasion inouïe pour les rassasier spirituellement, à sa façon.

J'ai vagabondé dans plusieurs dictionnaires pour trouver une définition qui puisse concilier art et spiritualité dans le sens que ces deux créateurs leur donnent. Pour ce qui est de l'art, l'expression qui s'en approche le plus serait : soit l'expression par les œuvres de l'homme d'un idéal esthétique ; soit l'ensemble des activités humaines créatrices visant à cette expression ou encore chacun des modes d'expression de la beauté<sup>1</sup>. L'art culinaire n'entre pas nécessairement en ligne de compte ici, pas plus que les arts ménagers ou domestiques et, dans la situation présente, c'est de ces modes qu'il s'agit. Pour ce qui est de la spiritualité, elle peut être perçue différemment selon la perspective où chacun se situe. Ici, les termes qui rendent le mieux l'impression qui se dégage du film c'est « âme » comme principe d'amour et « esprit » comme souffle de vie, au sens propre et au sens figuré. L'action se passe dans l'âme des personnages qui font un retour à une vie spirituelle digne de ce nom.

C'est fascinant de voir comment une même intuition peut être traduite sous des formes différentes et garder toute sa subtilité. Ce qui m'impressionne le plus dans cette création, c'est qu'un artiste masculin ait persisté et réussi, envers et

---

<sup>1</sup> *Le petit Robert* 1 (1991), article « art », II, 1-2, p. 107.

contre tout, à interpréter une œuvre féminine en la respectant dans ce qu'elle révèle d'essentiel. Le cinéaste avoue avoir dû trahir en apparence pour rester fidèle à la subtilité du langage : « Karen Blixen porte sur ses personnages une tendresse teintée d'ironie... C'est un film sur les hasards du destin, sur la vie, l'amour et l'art qui fait ressortir le meilleur de l'homme<sup>1</sup> ». De notre siège, nous avons bouffé le festin des yeux... mais en salivant. Nous restons sur notre faim et sur la question du sens qui n'est pas explicitement posée. La situation provoque en chacun, une réaction personnelle indescriptible. L'expérience humaine de la socialité qu'elle évoque dépasse les paroles et les gestes. La sensualité envahit les spectatrices et les spectateurs ahuris devant les scènes qui rejoignent leur cœur dans le sens métaphorique de « siège des sensations et des émotions ». Le désir d'y prendre part s'amplifie jusqu'à l'euphorie tant les images sont suggestives. Après, il ne restera, hélas ! que le souvenir d'un moment d'extase, d'une expérience esthétique.

Le film n'est pas un film religieux quoiqu'il présente une expérience vécue par des membres d'une secte chrétienne fervente et qu'il soit centré sur leur pratique et leur discours. La caméra, qui va chercher discrètement, subtilement, les contradictions entre le dire et le faire, nous permet de saisir, tout en nous muselant, ce qui se passe dans l'esprit des personnages. Aucun jugement n'est porté ; mais le regard de la caméra reste ironique. Le récit est construit comme une sorte de mosaïque, ou peut-être comme un plat cuisiné très compliqué à exécuter. Chaque partie est préparée séparément puis l'ensemble est monté en un tournemain, de sorte que la pièce apparaît tout à coup comme un chef d'œuvre qui sera consommé sans histoire. Alors que la préparation et le festin se sont partagé le tiers du temps, la conclusion, qui n'a exigé que trois minutes, nous laisse littéralement « soufflés ». La révélation que fait Babette et la bougie qui s'éteint d'elle-même nous laissent dans le noir. Nous passons sans rupture des sensations à l'intuition et nous en restons bouche bée. Babette révèle qu'elle est une grande artiste et que son bonheur consiste à se dépasser pour rendre les autres parfaitement heureux. L'occasion qui lui a été donnée de réaliser un chef d'œuvre, alors qu'elle était condamnée à n'effectuer que des œuvres de second

---

<sup>1</sup> *La revue du cinéma*, no 437, avril 1998, pp. 21-22, « Entretien avec Gabriel Axel », propos recueillis par Danielle Parra.

ordre, lui a permis de sortir de l'ordinaire et de se surpasser. Le coup de grâce qu'elle a porté à la communauté a permis de mettre en évidence le lien invisible qui la rassemblait depuis ses débuts et qui semblait s'être rompu. La décision qu'elle a prise d'investir sa fortune pour réaliser un fantasme, l'insistance qu'elle a mise pour faire accepter cette idée déraisonnable et la controverse que la réalisation de son projet a suscitée ont conduit à sa ruine financière. Pourtant, c'est en souriant qu'elle en parle à la fin du repas et je me surprends à penser que sa prière a été exaucée : celle de donner, à ces gens pauvres qui l'avaient accueillie, un avant-goût du festin du Royaume auquel ils aspirent.

Un autre élément qui se dégage du film concerne l'approche féminine. « Au féminin » renvoie habituellement à la dimension maternelle, domestique et privée de la vie. Un comportement fantaisiste, déraisonnable et inconséquent est généralement considéré comme féminin. Les contradictions flagrantes, les changements subits et les décisions insensées sont présentés comme typiques « des femmes ». Ces éléments se retrouvent dans cette histoire mais ils sont présentés d'une autre manière. Il n'est pas question de maternité, pas même spirituelle. Il s'agit d'un père, pasteur d'une communauté et fondateur d'une secte et de ses deux filles qui prennent la relève en demeurant « sa main droite et sa main gauche ». C'est le père qui a éconduit les prétendants mais les filles elles-mêmes n'avaient pas laissé d'espoir aux deux amoureux très distingués qui les auraient volontiers emmenées faire carrière dans le vaste monde. Elles avaient préféré l'idéal spirituel de leur père aux honneurs liés à la carrière militaire ou à la gloire d'un artiste célèbre.

Mais par un étrange retour des choses, ces deux hommes reviennent, à travers Babette, leur rendre ce qu'elles avaient refusé : l'amour terrestre. Le bel officier devenu Général confiera à l'aînée qu'il est demeuré près d'elle toute sa vie et qu'il continuera de demeurer à ses côtés, avec son esprit. L'artiste lyrique, qui avait rêvé de faire de la cadette une diva, lui confie Babette, une âme sœur, qui saura transformer leur vie en les libérant des corvées ménagères pour qu'elles se consacrent au service des pauvres. Quant à Babette, la communarde, qui avait perdu son mari et son fils dont elle chargeait les fusils, elle a repris « un service social, autrement, en devenant artisanne de paix.

MICHELLE LABELLE, *Étudiante au doctorat,  
Faculté de théologie, Université de Montréal*

**Choisir la confiance,  
Monique Dumais,  
Éditions Médiaspaul, 2001**

**L**e dernier ouvrage de Monique Dumais se présente comme « un bouquet de confiance » offert aux lectrices et aux lecteurs qui voudraient réfléchir sur la notion de foi : foi en soi, en l'autre, en la vie et dans sa relation à Dieu. Ce bouquet est composé de fleurs cueillies à même l'expérience personnelle et la fréquentation de nombreux auteurs. Mentionnons que Monique Dumais est professeure de théologie et d'éthique à l'Université du Québec à Rimouski.

L'ouvrage de 112 pages comporte onze chapitres. Les trois premiers, *Au commencement était la confiance*, *Confiance en soi* et *Confiance en les autres* puisent dans les écrits de philosophes tels qu'Aristote, Annah Arenht, Charles Taylor, André Comte-Sponville, ou de sociologues comme Fernand Dumond et Alain Touraine, mais également dans le vécu et le senti de Marie Uguay, poète ou Marguerite Lescop. Les écrits de ces dernières sont également mis à profit dans le chapitre 6 : *Selon les saisons de la vie*. Les chapitres 4 et 5, davantage axés sur l'exercice de la citoyenneté, le travail et l'action comme lieux où se déploie la confiance paraissent être largement inspirés de la philosophe allemande, Hannah Arenht. Selon cette dernière, les êtres humains, conditionnés historiquement et marqués par la réalité du monde qui les entoure, sont amenés à saisir « le poids de la nécessité et la chance de la liberté » comme étant au cœur même de leur condition. Agir pour s'accomplir et réaliser des choses. Que se passe-t-il quand je dis que je travaille, se demande l'auteure. « Ce n'est pas uniquement de l'occupation mais l'idée consciente que je peux faire advenir quelque chose qui porte la vie » (p. 50). Le travail est par excellence un domaine qui sollicite une bonne dose de confiance.

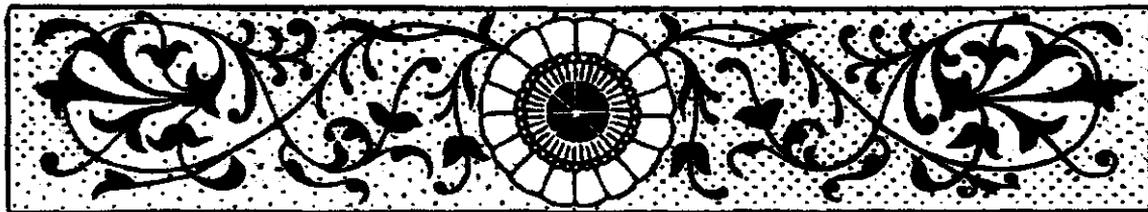
Les chapitres suivants, non moins denses mais plus courts, sont faits de réflexions sur le domaine de l'enseignement, « un lieu où la confiance peut faire des merveilles » (Ch. 7) ; sur le dynamisme de l'engagement (Ch. 8) ; sur Dieu (Ch. 9) comme l'être en qui peut s'établir de façon absolue la confiance ; sur la confiance en la vie (Ch. 10) comme élan essentiel pouvant conduire à sa

célébration, tandis que le dernier chapitre, *Quatuor sur la confiance*, est un florilège de professions de foi en l'audace créatrice, l'espérance, la solidarité et l'engagement. Pour Monique Dumais, l'engagement collectif dont la marche mondiale des femmes en l'an 2000 offre un exemple est d'emblée la forme visible de la mise en commun d'une confiance. (p. 75)

Est-il possible de parcourir le chemin de la vie sans la confiance se dit Madame Dumais ? La question est posée dans l'intention surtout d'explorer les valeurs qui supportent toute démarche d'ouverture à la confiance, entre autres, l'estime de soi, la simplicité, la sagesse, la responsabilité, la foi et l'espérance. L'exercice, une fois réussi, laisse en fin de lecture, une impression de douceur et de sérénité.

Soulignons enfin la qualité du travail d'édition fait par Médiaspaul. La présentation du livre est soignée et agrémentée ici et là d'encarts qui mettent bien en évidence des citations fortes ou, plus rarement, des envolées poétiques que nous fait partager l'auteure.

AGATHE LAFORTUNE



# SAVIEZ-VOUS QUE...

♦ **Sur notre planète, la pollution des cœurs et des esprits est plus nocive que celle de l'air et des eaux**

C'est l'écrivaine québécoise, Madeleine Gagnon, qui s'exprime ainsi ayant constaté qu'il suffit de voyager un peu partout dans le monde pour prendre la mesure de la chance que nous avons, nous, de vivre en Amérique du Nord. Madeleine Gagnon est l'auteure, on le sait, d'un important ouvrage composé à même une documentation cueillie dans plusieurs pays et portant en parallèle sur l'état de la planète et des relations entre les hommes et les femmes : *Les femmes et la Guerre* (VLB, 2000). Cet ouvrage, auquel correspond une série d'entrevues menées par Monique Durand, est paru en France sous le titre de *Anna, Jeanne, Samia* (Fayard, 2001). Par ailleurs, dans *Le Devoir* (3 et 4 mars 2001), Madame Gagnon signait récemment un article portant sur « La révolution des femmes, ici et là-bas » qui rappelle les multiples dimensions du procès fait, depuis les années 1960 au Québec, aux pouvoirs autoritaires aliénants ; les libertés gagnées au prix de luttes courageuses et le chemin à parcourir encore dans « les contrées où le champ des larmes des femmes ressemble à un océan de malheurs ». Sachons, poursuit l'écrivaine, que le viol de masse des femmes est une arme de guerre qui vient tout juste d'être reconnu comme « crimes contre l'humanité » ; que la limitation des droits civiques des femmes est une *Politique* et

qu'elle est pratiquée de fait par plusieurs états (musulmans surtout, mais aussi hindouistes et bouddhistes). La pollution des cœurs et des esprits peut, certes, être considérée comme un « préalable » à tous les autres types de pollution qui affectent la vie sur cette terre. Notre environnement n'est-il pas composé en effet, pour une large part, d'humains aux humeurs souvent néfastes pour leurs semblables, proches et même lointains !

♦ **Quelques talibans tout-puissants s'en prennent à des géants de pierre, mais aussi aux femmes**

Malgré l'appel à la mobilisation lancé par l'UNESCO en février 2001 dans l'espoir que les talibans au pouvoir à Kaboul reviennent sur leur décision, il semble que les responsables du régime fondamentaliste afghan vont aller de l'avant. Leur but : détruire les statues antiques sculptées à même les montagnes de pierre situées dans le centre du pays. Parmi les sites où la folie destructrice a commencé à souffler, figure celui de Bamïyan où se trouvent des Bouddhas géants taillés à même la falaise à l'époque du premier millénaire. Ce sont ces mêmes dirigeants, inspirés par le fanatisme religieux, qui interdisent aux femmes le droit au travail et aux études, du primaire à l'université.

♦ *Arcade*, no 51 : Le dernier tabou

Dans ce numéro, dix auteures d'ici prennent la parole pour énoncer « l'ultime tabou », celui qui persiste dans ce monde dit postmoderne où règnent la libre expression et le relativisme. Ces femmes qui ont eu l'audace de relever le défi ont ainsi fait resurgir de vieux interdits demeurés solidement ancrés au fond des consciences : homosexualité, dépendance affective, violence, refus d'enfanter ou tout simplement sentiments qui restent insondables. Publiée au Québec, la revue *Arcade* se veut un lieu d'écriture au féminin.

♦ Féminisme et interspiritualité : bonne nouvelle

*Aujourd'hui Credo*, une revue publiée à Montréal par un comité du Conseil général de l'Église unie du Canada, a fait paraître dans son numéro de février 2001 un article portant sur la célébration du 12 octobre 2000 qui a eu lieu dans le cadre des activités reliées à la Marche mondiale des femmes. L'idée de réunir autour d'une même table une quinzaine de femmes de religions diverses pour partager leurs vécus religieux et préparer une célébration publique inter-spirituelle et féministe a été initiée, on le sait, par *L'autre Parole* et confiée à la responsabilité de l'une de ses membres, Denise Couture, professeure de théologie à l'Université de Montréal. Claire Borel-Christen, membre de l'Église unie Saint-Jean et membre du groupe « Féminismes et inter-spiritualités », présente cet article écrit sous le signe du dialogue, un dialogue fructueux, et qui se poursuit.

♦ « De muses à créatrices »

Signalons l'existence d'une magnifique petite revue étudiante publiée par l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal : *FéminÉtudes*. Le volume 5, no 1, de la revue porte sur « Les femmes et l'art : de muses à créatrices ». Dans les pages qui composent *FéminÉtudes*, on peut trouver des dossiers et des articles de fond, des entrevues et même des textes de création (\*). On peut se procurer la revue à l'IREF : (514) 987-6587. Site Web : <http://www.unites.uqam.ca/iref>

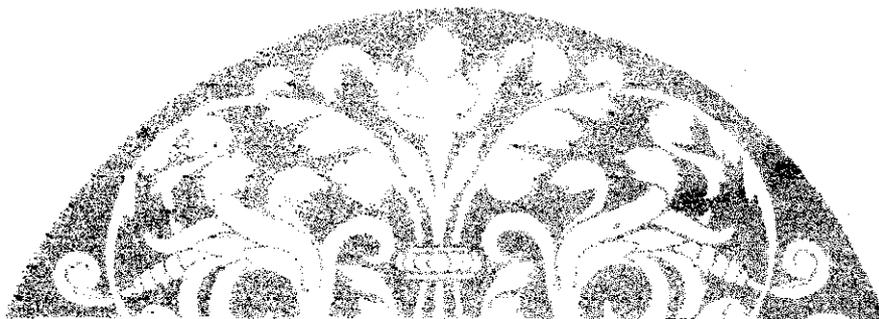
(\*) Extrait de « La cage thoracique », par Julie Ouellette :

« Sorcière, je marche sur le feu, je viens vers lui, je viens vers elle, dans des vêtements de feu, martyr, femme martyr. Le vent souffle pour attiser la vague brûlante qui lèche mon visage et mes mains. Je vois ma grand-mère partout, qui m'entoure, elle souffle sur mes yeux une haleine de glace qui repousse les brûlantes caresses des flammes, mes yeux traversent le brasier sains et saufs,

... mes yeux voient plus loin, mes yeux voient la douleur et bien au-delà... »

*FéminÉtudes*, vol. 5, no 1, p. 30.

AGATHE LAFORTUNE



---

Le bulletin *L'autre Parole* est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Mélany Bisson, Louise Garnier, Madeleine Laliberté,  
Yvette Laprise, Diane Marleau, Louise Melançon,  
Marie-Andrée Roy*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Louise Garnier*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	12,00\$
2 ans (8 nos)	22,00\$
de soutien	25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outré-mer (1 an)	14,00\$
2 ans	24,00\$
à l'unité	4,00\$

*L'autre Parole* est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à *L'autre Parole*, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courriel : [yvette@cam.org](mailto:yvette@cam.org)

Site internet : <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 09307

Port de retour garanti

---